

François PLOUX, *De bouche à oreille, naissance et propagation des rumeurs dans la France du 19^e siècle*, Collection historique, Paris, Aubier, 2003, 289 p.

Pierre Cornu



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ruralia/991>

ISSN : 1777-5434

Éditeur

Association des ruralistes français

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2004

ISSN : 1280-374X

Référence électronique

Pierre Cornu, « François PLOUX, *De bouche à oreille, naissance et propagation des rumeurs dans la France du 19^e siècle*, Collection historique, Paris, Aubier, 2003, 289 p. », *Ruralia* [En ligne], 14 | 2004, mis en ligne le 23 janvier 2005, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ruralia/991>

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

Tous droits réservés

François PLOUX, *De bouche à oreille, naissance et propagation des rumeurs dans la France du 19^e siècle*, Collection historique, Paris, Aubier, 2003, 289 p.

Pierre Cornu

- 1 La rumeur constitue, pour l'historien, un objet d'autant plus séduisant qu'il est, par essence, volatil et fuyant : quoi de plus difficile à saisir, en effet, qu'un bruit qui court ? À plus forte raison quand celui-ci s'est éteint et ne subsiste plus qu'à l'état de rapport de police dans les archives. Mais plus l'entreprise de reconstitution est délicate, et plus l'historien prend de plaisir à sa tâche ; et c'est une tendance particulièrement marquée de la recherche actuelle que de vouloir se mesurer à l'immatériel et à l'insaisissable. On se contentera de rappeler qu'il n'y a pas de questionnements innocents, et que le retour en force du subjectif, du sensible et de l'irrationnel dans les sciences humaines, et particulièrement dans le champ du politique, en dit long sur la remise en cause contemporaine des cadres rationnels et matérialistes de compréhension et d'action sur le réel.
- 2 François Ploux n'est certes pas le premier à affronter le défi d'une restitution de la dynamique des rumeurs, comme il le rappelle lui-même au commencement de son ouvrage, en citant notamment les travaux fondateurs de George Lefebvre ; mais il est effectivement pionnier pour la période considérée, le premier 19^e siècle, et dans la mise en relation avec le processus de politisation. Malgré des archives plutôt riches sur le sujet, la France de la Restauration au Second Empire n'avait, en effet, guère été soumise à ce questionnement jusqu'alors. Peut-être en raison de l'impureté du modèle qu'elle représente : période de transition vers la modernité, marquée par l'essor de l'alphabétisation et l'émergence des médias de masse, elle exige des précautions

méthodologiques particulières et une périodisation très fine de la dynamique des rumeurs.

- 3 Pleinement conscient de cette difficulté, l'auteur choisit de consacrer le premier chapitre de son enquête à une synthèse sur l'essor de la presse d'information et l'évolution des modalités de sa diffusion, montrant de manière très pertinente, références nombreuses à l'appui, que la « course » entre la rumeur et la feuille imprimée se double d'une relation subtile, pas forcément antinomique, entre les deux médias. Notre époque sur-médiatisée ne témoigne-t-elle pas avec éloquence de la vitalité et de l'adaptabilité du phénomène rumorale ? Ne se contentant évidemment pas, avec la presse du premier 19^e siècle, d'une forme encore marginale d'accès à l'information, François Ploux s'intéresse également à la manière dont la machine administrative diffuse, à l'interne comme à l'externe, ses propres informations — tantôt cherchant à devancer les rumeurs, et tantôt à les faire taire, avec un succès mitigé dans l'un comme dans l'autre cas. Il est étonnant de voir avec quelle constance les pouvoirs publics s'intéressent aux rumeurs et avec quelle anxiété ils cherchent à en débusquer les initiateurs. Au reste, l'interrogation sur les biais et lacunes des sources administratives ne quitte pas l'auteur : attaché à construire une chronologie et une typologie des phénomènes de rumeurs, il lui faut rappeler constamment la contingence de sa documentation, marquée bien entendu par les préoccupations variables du pouvoir en place. Il est par exemple intéressant de noter que les archives ne livrent pas traces d'une activité rumorale populaire intense pendant la période pourtant fort instable du milieu du siècle : ce qui ne signifie évidemment pas qu'il ne s'est rien passé, mais que les « oreilles » de l'administration étaient, sans doute, tournées vers autre chose.
- 4 Ces préalables posés, le travail d'analyse de François Ploux part d'une hypothèse : la rumeur naîtrait non pas d'événements intrinsèquement générateurs de « bruits », mais d'un déficit d'offre d'information par rapport à la demande sociale. Le corrélat de cette hypothèse est que la naissance de rumeurs « politiques » serait l'indice d'une politisation préexistante : c'est parce que les acteurs sociaux seraient frustrés de nouvelles sur un sujet qui, selon eux, les concernerait, que des rumeurs pourraient surgir. Les problèmes fiscaux, religieux et militaires, qui avaient à bon droit inquiété les foules pendant la période révolutionnaire, seraient ceux sur lesquels la demande d'information serait la plus forte. La thèse est séduisante, et l'auteur n'est pas avare d'exemples — parfois savoureux — pour nous convaincre de sa validité. Sous des dehors fantaisistes, l'activité rumorale serait le signe en même temps que l'expression d'une forte attente. François Ploux montre bien, notamment en développant l'exemple de la réception dans le Sud-Ouest du recensement Humann de 1841, comment l'insuffisance de la communication étatique peut donner naissance à une peur fantasmatique de l'« inquisition fiscale ».
- 5 La deuxième partie de l'ouvrage, consacrée spécifiquement aux rumeurs liées au mythe napoléonien, se subdivise elle-même en deux séquences : la première est consacrée aux rumeurs plus ou moins subversives des débuts de la Restauration, où l'empereur fait figure de sauveur et de garant, par-delà l'exil, puis la mort, des acquis de la Révolution ; la seconde traite des rumeurs circulant sous le règne de Napoléon III. Ce qui implique non seulement une discontinuité temporelle, mais également une dissymétrie des points de vue : rumeurs concernant un Napoléon absent et rumeurs affectant le pouvoir de son neveu ne prennent pas la même signification. On pourrait voir là une fragilité de la construction de l'ouvrage. Restent des faits têtus, et notamment la puissance et la longue durée de l'imaginaire bonapartiste dans la France du 19^e siècle, tout particulièrement en

milieu rural, qui donne son unité au propos de François Ploux. Par la rumeur, la *vox populi* exprime un idéal et des craintes politiques qui ne sont pas directement reliés à la réalité de la pratique gouvernementale du Premier Empire, mais qui obligent les régimes successifs, y compris celui de Napoléon III, à y prêter attention : on appréciera tout particulièrement la mise en lumière des contradictions du Second Empire, fondé sur l'alliance avec le clergé, avec les émotions populaires, de coloration « bonapartiste », liées à la crainte d'un rétablissement de la dîme... Ni républicanisme ni monarchisme, le bonapartisme populaire est un objet politique encore mal identifié, que l'étude des rumeurs éclaire de manière inattendue et fort intéressante.

- 6 Les rumeurs ne sont évidemment pas toutes « politiques » au sens étroit du terme : l'auteur évoque, pour mémoire et pour en comparer les modalités de diffusion, les rumeurs liées aux troubles frumentaires (résurgence de la théorie du complot aristocratique, cléricale ou bourgeois pour affamer le peuple), aux épidémies de choléra (avec le retour du fantasme de l'empoisonnement) ou encore aux incendies de fermes, paniques du bétail sur les foirails et autres occasions de surgissement de l'irrationnel dans le quotidien. Il fait également remarquer, avec justesse, que les rumeurs ne touchent ou ne concernent pas seulement les milieux « populaires » : des réflexes de peur peuvent aussi se diffuser parmi les élites, notamment par le biais de la correspondance privée. Enfin et surtout, à lire les nombreux exemples qui sont présentés, désinformation volontaire et rumeur incontrôlée apparaissent bien malaisées à départager, une fausse nouvelle séditeuse étant parfois à l'origine d'une rumeur « politique » (mais pas systématiquement, contrairement à la conviction inébranlable des autorités policières...), et une faction politique pouvant également, à l'occasion, instrumentaliser une rumeur récurrente ou s'appuyer sur son effet perturbateur.
- 7 De fait, on atteint là les limites du concept de rumeur : comment ranger dans une même catégorie l'espoir suscité par la fausse nouvelle d'un retour de Napoléon en 1816 dans une paysannerie inquiète des menaces de « réaction féodale », et la croyance en un mauvais sort jeté sur le bétail ? L'idée de fausseté ne peut servir de limite satisfaisante à l'historien, qui ne voit guère de différence entre les modalités de diffusion d'une panique légitime et illégitime et qui sait bien, au reste, qu'aucune information n'est « vraie » dans l'absolu. L'idée d'in vraisemblance est encore plus dangereuse, car elle induit un jugement de valeur sur les acteurs sociaux étudiés. Quant au caractère censément spontané des rumeurs, celles-ci faisant figure d'« état de nature » de l'information, il ressortit d'une conception naïve et abusivement linéaire de l'histoire de la médiatisation. Reste, comme à l'accoutumée, l'empirisme d'une approche au cas par cas : c'est ainsi, en construisant son argumentaire d'exemple en exemple, avec la volonté d'élargir au maximum l'éventail thématique, les lieux et les périodes concernées, que François Ploux est le plus convaincant. On ne lui reprochera, dans la progression de son argumentation, que des allers-retours un peu trop fréquents dans la chronologie, qui gênent le lecteur dans l'appréciation de l'évolution globale du phénomène.
- 8 Abordé avec le seul point de vue de l'autorité judiciaire et policière qui fournit les sources, et malgré tous les garde-fous imaginables, le phénomène rumoral a tendance à présenter les « foules » comme un bloc de crédulité et d'irrationalisme. Il faut une vigilance de tous les instants à François Ploux pour ne pas tomber dans la généralisation sur les « masses rurales ». Car le principal biais des sources réside dans le fait qu'elles ne reconnaissent que deux types d'acteurs dans le phénomène : d'une part, des « agitateurs » ou « factieux » bien souvent imaginaires, qui lanceraient de faux bruits dans l'espoir de

déstabiliser l'État, et d'autre part la « foule » ou le « peuple », simple corps conducteur, aveugle et stupide, de la rumeur. Or, le travail de François Ploux permet de comprendre que les modalités de la transmission des rumeurs sont loin d'être automatiques, les différents types d'acteurs sociaux ne les diffusant que lorsqu'elles entrent en résonance avec leurs propres préoccupations, leur système culturel, leur intérêt du moment – ou le simple plaisir de produire un bel effet au cabaret. Mais il ne peut aller jusqu'à éclairer le jeu et les enjeux de cette transmission par le bouche à oreille, le discours de camelot ou la correspondance privée : qui manipule et qui est manipulé ? qui croit et qui fait semblant de croire ? Seule une approche micro-historique, centrée sur une rumeur et sa diffusion, permettrait d'éclairer ce fonctionnement des réseaux d'inter-connaissance et de dynamique des opinions. On aimerait ainsi connaître avec précision, derrière les observations grossières de l'autorité administrative, la réalité des conséquences sur les comportements individuels des rumeurs : lorsqu'un rapport de police signale qu'une rumeur de conscription a provoqué une vague de mariages, qu'en est-il dans l'état-civil ? Lorsqu'on évoque une rumeur de pacte de famine, que disent les mercuriales ? Ce n'est pas le moindre mérite de l'ouvrage, déjà très bien documenté, que d'ouvrir des perspectives de recherches prometteuses encore.

- 9 François Ploux conclut de manière convaincante sur l'importance du phénomène rumoral dans l'ouverture au débat politique dans la première moitié du 19^e siècle, et sur la nécessité, par conséquent, d'en revoir la chronologie admise, écrivant notamment que la circulation des rumeurs « a favorisé la pénétration dans les campagnes de préoccupations nouvelles, mais aussi l'élargissement de l'horizon intellectuel des paysans, travaillés par les mêmes mythes, les mêmes peurs et les mêmes ressentiments ». Nous concluons avec lui sur la validité d'une telle démarche, mais sur l'utilité, tout autant, de préciser que les discussions sur la forme du régime et les grandes lignes de sa politique fiscale, religieuse et étrangère n'épuisent pas, à elles seules, la problématique de la politisation. Toutes ces rumeurs, naissant de manière plus ou moins spontanée dans les cabarets et les relais de poste, doivent être reliées aux préoccupations concrètes et locales des acteurs sociaux qui les diffusent. Bref, il faut intégrer le travail stimulant de François Ploux dans le renouveau de la réflexion historiographique sur la *République au village*, c'est-à-dire la politisation « par le bas ».

INDEX

Index chronologique : XIX^e siècle